

DANS LES MONTAGNES

X

LES PYRÉNÉES

Aux rives du golfe du Lion, entre Banyuls et Port-Bou, l'été.

Pyrénées naissantes, les montagnes décharnées des Albères s'élèvent comme d'énormes amas d'ossements calcinés ; le premier anneau de leur chaîne, à l'est, projette sur les flots bleus le rude brise-lames du cap Cerbère, et le regard qui les suit, de ce roc à l'horizon occidental, voit leurs dômes et leurs pics, surmontés de tours du guet, festonner entre la France et l'Espagne une muraille d'aspect étrangement hostile.

Aspect trompeur d'une frontière amicale, presque fraternelle. Les tours abandonnées s'écroulent ; les porte-balles, les muletiers et les contrebandiers catalans, d'en deçà et d'au delà, passent à leurs pieds, une chanson aux lèvres, pour gravir ou descendre les vagues sentiers frayés aux flancs abrupts des monts chauves. Mais qui s'avise de suivre ces bons compagnons ? personne. Les alpinistes réservant l'ardeur de leurs jarrets pour l'ascension des hautes cimes, le commun des touristes fréquentant les sites à la mode, le silence de l'oubli tombe sur les Albères, tant de fois escaladées, aux temps héroïques, par les exodes de races conquérantes. Ici les franchirent les Carthaginois d'Annibal et les légions romaines ; là, tour à tour, les Wisigoths, les Francs, les Maures, les catholiques Espagnols, laissant en chemin beaucoup des leurs, épris de repos. Les types de ces races diverses se retrouvent, inaltérés, sur la terre française ; plus durables que l'arc de triomphe bâti au col de Pertus par l'orgueil de Pompée, en mémoire de sa peu glorieuse guerre contre Sertorius, ils attestent la véracité des Histoires.

Le guide avec qui nous gravimes, à dos de mulet, le sommet d'une aride albère, devait être d'origine africaine : peau de bronze, yeux fauves, lèvres rieuses, voix caressante, démarche agile, souple et douce de grand félin. Son infailible adresse nous évita toute chance de danger ; ce fut cependant long et pénible à cause des anfractuosités soudaines où l'on risque de se déchirer, des granits nus et glissants d'où la chute serait mortelle. Mais d'en haut, non très haut, mille mètres environ, le beau spectacle de nature opulente et prodigue ! Entre la Méditerranée, les étangs du littoral et les lointaines ondulations des Corbières, le Roussillon déploie le joyeux contraste de ses plaines fertiles, que traversent dix vallées parallèles, reconnaissables aux ombres légères des coteaux qui les bordent, et où les vignobles généreux s'exposent au soleil du Midi. Vers l'ouest, le grand et ma-

jestueux Canigou élance, au-dessus de ses neiges éternelles, sa double crête aux pointes inégales ; ici, c'est lui le géant, le souverain. Visible de Barcelone comme de Perpignan et, dit-on, même des rivages de Provence, il règne sur l'immense étendue que nos yeux parcourent. En bas, les vallées, les routes qui les suivent, les chemins de fer, semblent l'avoir pour but, contournent ses flancs, se perdent dans l'ombre qu'il fait.

Nous l'avons approché par la vallée du Tech, l'âpre Vallespir où soufflent des vents terribles, où des torrents grondent dans les fissures de roches escarpées, où se plaisent



Saint-Laurent de Cerdans et le Canigou (Pyrénées-Orientales).

néanmoins de jolies villes, de structure et de moeurs catalanes le Boulou, Palalda, Céret la féodale, l'abondante et industrielle Arles, dont le cloître roman aux colonnettes de marbre rappelle celui d'Elne. La forte Prats-de-Mello, que domine une forteresse pour défendre le col d'Ares, s'assoit à la base même du Canigou. On est, là, tout au fond du Roussillon espagnol : même sonorité de langage qu'au delà des Pyrénées ; mêmes habits courts, serrés et de nuances vives ; le béret, la ceinture, la démarche leste, les danses infatigables et gracieuses des vrais Catalans. Beaucoup d'habitants sont d'excellents forgerons, travaillent à merveille le fer et trempent l'acier flexible selon les antiques procédés arabes. Quel baigneur des thermes d'Amélie au fond de la sombre gorge du Mondony, n'a rapporté, en souvenir d'un séjour dans la bienfaisante petite ville, quelque joyau de coutellerie ou d'armurerie affiné, damasquiné, niellé par ces artisans, non moins experts que leurs maîtres, les Maures de Tolède ?

Aux malades de la tiède Amélie-les-Bains, rassasiés du pittoresque d'alentour, d'excursions à l'abîme de la Foue, au mur d'Annibal, à la douche d'Annibal, à l'agreste Palalda, à Saint - Laurent de Cerdans, voire dans la jolie vallée de Quéra, l'ascension du

Canigou serait la distraction suprême, le signe certain de guérison complète ; sa pyramide grisâtre, bien découpée, élégante et puissante les séduit, les appelle tous les jours, ses deux mille sept cent quatre-vingt-sept mètres d'altitude ne sont point une affaire pour de solides jambes de soldats. D'ailleurs la montée n'est pas trop difficile ; malgré les arêtes,

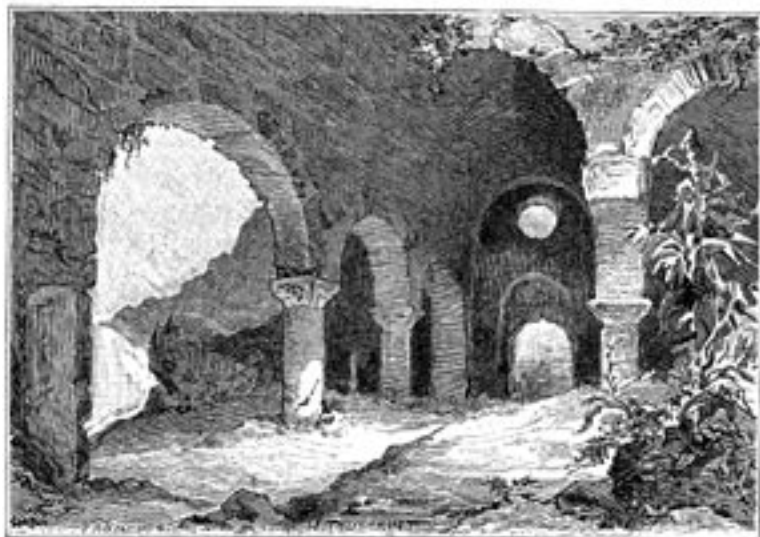


Roussillon. — Ruines du monastère de Saint-Martin du Canigou.
Vue extérieure.

les ravins, les pierrailles des versants, n'offre aucun danger. Une seule chose à craindre : l'abaissement graduel de la température, qui de 15° descend à 1° au-dessus de zéro. Les hommes de poitrine délicate s'abstiendront. Aux autres, la vue indescriptible d'un entassement sans nom de ruines gigantesques : rocs éboulés, crevassés, déchiquetés, remplissant un espace sans bornes troué d'insondables précipices, chaos d'inaccessibles aspérités et de sentiers perdus que les contrebandiers connaissent seuls, tout l'effrayant pays

où les trabucaires, ces bandits meurtriers, défièrent autrefois les poursuites des douaniers affolés de leur sanguinaire audace.

L'autre versant du Canigou va former, par vingt ouvertures où des torrents coulent entre ses contreforts, un côté de la riche vallée de la Têt. Il porte, près de Casteil, les reliefs imposants de l'abbaye de Saint-Martin du Canigou, fondée au X^e siècle par le comte de Cerdagne, Wifred, en expiation du meurtre de son fils, lequel, bravant les ordres paternels, avait osé vaincre et disperser les Maures pillards, voués, n'eût été sa désobéissance, à l'extermination certaine dans un piège inévitable. Très vénérée, l'abbaye fut puissante et posséda de grands biens ; les sources sulfureuses du Vernet, qui en sont voisines, lui appartenaient ; on lui doit les premiers thermes de ce haut lieu, aujourd'hui préconisés par les médecins pour la vertu de ses eaux et plus encore pour la pureté curative de l'air qu'on y respire.



Roussillon. — Ruines du monastère de Saint-Martin du Canigou.
Vue intérieure.

Autour du Vernet s'étend la région la plus tourmentée des Pyrénées orientales : on la dirait toute chaude encore et frémissante des convulsions plutoniennes ressenties il y a des milliers d'années, lorsque des deux côtés de la chaîne de granit le sol continental, émergé récemment du sein des mers immenses, et boueuse argile encore, s'aplanissait en vallées où bondissaient de furieux torrents. Des monts chenus, plus hauts que le Canigou

sans en avoir la majesté, le Puigmal, le pic du Géant, le pic de Bastard, le formidable Carlitte, avouent par leurs énormes éboulis la sauvage dévastation des eaux ruisselantes. Dans l'atmosphère flottent les vapeurs sulfureuses des sources bouillonnantes cachées sous l'écorce terrestre ou filtrant par les interstices des rochers. Le matin, le soir, ces vapeurs condensées en nuages épais montent assez pour s'unir aux nuées du ciel, et le regard hésite éperdu au bord de ces factices horizons, qui semblent des voiles tirés sur le néant.

Entre les versants des sommets principaux s'ouvrent de larges cols tracés par la Têt, l'Aude, la Sègre ; l'une de ces issues, le col de la Perche, permet aisément d'aller de la Cerdagne française dans la Cerdagne espagnole. A certains endroits même il n'y a plus de Pyrénées séparant les deux nations : le district espagnol de la Llena, dans la Sègre supérieure, au pied du massif de Carlitte et près des sources vantées de las Escaldas, s'enclave dans notre territoire. Pourtant la frontière existe, — malgré la nature, — assurée, où cède le mur de granit, par la citadelle de Montlouis bâtie par Vauban à seize cents mètres d'altitude, pour défendre contre toute invasion l'accès de trois routes. Précaution de stratégie utile peut-être, mais combien rigoureuse ! Oh ! Montlouis, frigide garnison, quelle endurance elle exige de nos soldats ! Six mois durant les neiges d'hiver l'ensevelissent dans un silence glacial ; l'été la brûle un moment avant de l'abandonner aux brumes et aux pluies de l'automne ; en toute saison, le terrible vent des Cascanet, soufflant de Carcanières, dans le Capsir, y sévit et tantôt soulève la furie des frimas, tantôt la rage des poussières ! Rarement il s'apaise ; c'est alors seulement que les emmurés de la place forte peuvent jouir du paradis de verdure et de fleurs écloses dans une gorge obscure, sous l'haleine des torrents.

La vallée de la Têt a ses jardins ; le Conflent, des fruits et des légumes dont surabondent les marchés d'Olette, de Prades et de Vinça ; curieux est le pays des Gavaches ou *Gabatchos*, colonie des Languedociens émigrés il y a des siècles dans les Corbières, et longtemps depuis raillés, méprisés et même persécutés par les indigènes du Roussillon et de la Cerdagne. Estagel s'enorgueillit d'avoir vu naître François Arago ; à Saint-Paul-de-Fenouillet, l'Agly s'enfuit comme un trait de lumière dans l'ombre d'un défilé taillé dans l'épaisseur énorme des Corbières, comme par la hache d'un Titan ; la Virdouble, à Saint-Antoine-de-Galamus, tombe, ainsi qu'une pluie d'argent, au fond d'une conque ciselée par elle dans le granit décharné. Mais la vallée de l'Aude rivalise d'intérêt avec ces formes saisissantes des choses : l'Aude court en des cluses si étroites et si profondes, que le jour n'y pénètre pas ; l'Aude reçoit dans les ténèbres l'eau de ses tributaires nées et venues comme elle dans la nuit, et elle gronde en de sauvages lieux. Ainsi Quillan, épars dans ses roches sonores, nous intimida : bourg cependant très civilisé, industriel, sachant dompter les forces motrices au profit de ses forges et de ses filatures, et, ce qui ne gâte rien, hospitalier. Plus loin, l'Aude, propice au travail du fer, anime les clouteries d'Alet, qui fut épiscopale, et coule au pied des collines du Razès, hérissées de vignes dont le jus sucré pétille dans la « blanquette » de Limoux, ce champagne des Pyrénées. Plus loin encore, à la limite de la région pyrénéenne et au seuil des Cévennes, elle baigne, abondante et violente, Carcassonne, où la rejoint le Fresquel, ce torrent dont s'abreuve

le canal du Midi. Et là, il se faut arrêter devant l'énigmatique et puissante vision d'une couronne de remparts crénelés, de tours aux toits effilés, ceignant le sommet d'une colline trapue d'où ils se dressent, noirs, contre l'azur intense du ciel, farouches comme il y a mille ans. Telle apparaît la cité antique de Carcaso, dans son rigide vêtement de moyen âge, réparé de nos jours, non déparé, par l'architecte archéologue Viollet-le-Duc. De plus frappant témoin du passé, en France, il n'en est point : bâtie du Ve au XIVe siècle sur les fondations et sans doute avec les débris de la ville gallo-romaine, qui s'était elle-même greffée sur l'oppidum des Volces Tectosages, elle raconte vingt siècles d'histoire.

Mais pour arriver à la cité morte on doit traverser la ville vivante, Carcassonne, assise



Carcassonne. — La cité, le donjon.

en plaine depuis qu'au temps de saint Louis les bourgeois de la ville hante, expulsés pour rébellion, obtinrent au bout de dix ans d'exil la permission de reconstruire leurs demeures au-dessous des anciennes. L'enceinte de cette ville basse a disparu, remplacée par des boulevards ombreux ; les rues sont étroites et mouvantes, toutes animées par le grand commerce de vins du Razès, du Carcassès, du Cabardès, du Minervois, par le travail des beaux marbres incarnats, verts et rouges de Cannes, surtout par la fabrication des draps ; deux hauts clochers sombres la dominant, quelques vestiges gothiques y brillent çà et là, et la place centrale ou place aux Herbes est ornée d'une gracieuse fontaine en marbre blanc, sculptée en 1770 par les frères Baratta, excellents artistes.

Des bords de l'Aude, la Cité se profile énergique et fière, inaccessible sur son roc défendu par les eaux fougueuses, et l'on conçoit déjà sa résistance aux croisés de Simon de Montfort, qui vainement deux ou trois fois lui livrèrent l'assaut, attaque et défense admirablement contées par le poète Guilhem de Tudèle, dans sa chronique rimée de *la*

Guerre des Albigeois. Voici le vieux pont consolidé que durent franchir les assiégeants pour l'atteindre ; il mène dans un faubourg à droite duquel un chemin au flanc de la hauteur aboutit à la porte Narbonnaise, superbe d'allure avec ses ogives allongées, ses mâchicoulis, ses créneaux, la forme de ses parois arrondies, où l'on distingue en relief l'image symbolique de « dame Carcas ». A partir de la Narbonnaise, quarante-huit tours jalonnent une double enceinte herbue, ici restaurée, là négligée, dont la ligne extérieure mesure quinze cents mètres. Ces murailles enclosent un peloton de rues bien humbles et bien pauvres, visiblement immuables depuis le moyen âge, comme les puits aux ferrures ouvragées et les croix aux singulières inscriptions qui en décorent les places et les carrefours. Par les courtines, on peut d'un bout à l'autre en suivre le périmètre tracé avec toutes les ressources de la science militaire du V^e au XIV^e siècle. Pas de promenade plus



Carcassonne. — La cité, porte Narbonnaise.

instructive. L'érudition montre dans ce robuste et divers ensemble de remparts l'oeuvre successive des Visigoths et des Sarrasins, des Français du Midi et des Français du Nord, chaque peuple construisant selon son génie particulier. On admire avec elle la sage disposition et la solide assiette du donjon et du castel, où résidèrent les comtes de Carcassonne, et d'où Raymond de Trencavel repoussa vaillamment les hommes d'armes de Blanche de Castille. Mais il n'est besoin d'elle, et de bons yeux suffisent pour admirer ce qu'il y a de vraiment exquis dans l'antique cathédrale de Saint-Nazaire, à savoir sa haute nef, d'une si élégante, si gracieuse, si divine légèreté, que, ses vitraux l'emplissant d'idéale lumière, jadis les fidèles prosternés sous les voûtes pouvaient un moment croire qu'ils priaient dans le ciel même. On voit dans le chœur deux ou trois mausolées d'évêques, l'un d'eux, très remarquable, tout de marbre, avec le visage et les mains d'albâtre ; sous une simple dalle tumulaire gît Simon de Montfort, dont l'on n'osa point représenter l'effigie détestée, de peur d'en épouvanter encore ceux qu'il avait terrorisés et de surexciter la haine de leurs descendants. N'est-ce pas le siège de la ville par le féroce guerrier que représente, en traits précis et saisissants, le bas-relief exposé près du portail ?